Bacc. Villaroel A. 94

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, *COMÉDIE.*

EN UN ACTE EN PROSE

Par Mr. DE MOLIERE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES
DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

140871

ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, *fils de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.*

LE VICOMTE, *amant de Julie.*

JULIE, *amante du Vicomte.*

Mr. TIBAUDIER, *conſeiller, amant de la Comteſſe.*

Mr. HARPIN, *receveur des tailles, autre amant de la Comteſſe.*

Mr. ROBINET, *précepteur de M. le Comte.*

ANDRÉE, *ſuivante de la Comteſſe.*

JEANNOT, *valet de M. Tibaudier.*

CRIQUET, *valet de la Comteſſe.*

La ſcène eſt à Angoulême.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE.

SCÉNE PREMIÈRE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

HÉ quoi, Madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante; & il n'eſt guére honnête a un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je ſerois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puiſſe débiter; & c'eſt là, comme vous ſavez, le fléau des petites villes, que ces

grands nouvelliſtes qui cherchent par tout où répandre les contes qu'ils ramaſſent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines juſques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus ſûr du monde. Enſuite, comme d'une choſe fort curieuſe, il m'a fait avec grand myſtére une fatigante lecture de toutes les méchantes plaiſanteries de la gazette de Hollande, dont il épouſe les intérêts. Il tient que la France eſt battue en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel eſprit pour défaire toutes nos troupes, & de là s'eſt jetté à corps perdu dans le raiſonnement du miniſtére, dont il rémarque tous les défauts, & d'où j'ai crû qu'il ne ſortiroit point. A l'entendre parler, il ſait les ſecrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'état lui laiſſe voir tous ſes deſſeins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénétre les intentions. Il nous apprend les reſſorts cachés de tout ce qui ſe fait, nous découvre les vûes de la prudence de nos voiſins, & remue, à ſa fantaiſie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent juſqu'en Afrique, & en Aſie; & il eſt informé de tout ce qui s'agite dans le conſeil d'en haut du Prêtre-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuſe du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, & faire qu'elle ſoit plus aiſément réçûe.

LE VICOMTE.

C'eſt là, belle Julie, la véritable cauſe de mon retar-

retardement ; & si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez ; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier, que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent ; que j'évite le tête à tête avec cette Comtesse ridicule dont vous m'embarrassez ; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soiez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, si vous étiez venu une demie heure plutôt, nous aurions profité de tous ces momens, car j'ai trouvé en arrivant que la Comtesse étoit sortie : & je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir ?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part ; & que mes freres, non plus que votre pere, ne sont pas assez raison-

nables pour ſouffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouïr du rendez-vous que leur inimitié nous laiſſe, & me contraindre à perdre, en une ſotte feinte, les momens que j'ai près de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'eſt une comédie fort agréable; & je ne ſais ſi celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comteſſe d'Eſcarbagnas, avec ſon perpetuel entêtement de qualité, eſt un auſſi bon perſonnage qu'on en puiſſe mettre ſur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la ramène dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour à donné à ſon ridicule de nouveaux agrémens; & ſa ſottiſe tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne conſidérez pas que le jeu qui vous divertit, tient mon cœur au ſupplice, & qu'on n'eſt point capable de ſe jouer long-temps, lorſqu'on a dans l'eſprit une paſſion auſſi ſérieuſe que celle que je ſens pour vous. Il eſt cruel, belle Julie, que cet amuſement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer ſon ardeur; &, cette nuit, j'ai fait là-deſſus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, ſans que vous me le demandiez, tant la démangeaiſon de dire ſes ouvrages eſt un vice attachée à la qualité de poëte.

C'eſt

C'eſt trop long-temps, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, eſt miſe là pour Julie.

C'eſt trop long-temps, Iris, me mettre à la torture

Et, ſi je ſuis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer a taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne reſſens pas.
Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rens les armes,
Veuillent ſe divertir de mes triſtes ſoupirs?
Et n'eſt-ce pas aſſez de ſouffrir pour vos charmes.
Sans me faire ſouffrir encor pour vos plaiſirs?
C'en eſt trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce ſur mon cœur pareille cruauté.
L'amour le met en feu, la contrainte le tue;
Et, ſi par la pitié vous n'êtes combattue;
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus maltraité que vous n'êtes; mais c'eſt une licence que prennent Meſſieurs les poëtes, de mentir de gaieté de cœur, & de donner à leurs maîtreſſes des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux penſées qui leur peuvent venir. Cependant je ſerai bien aiſe que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'eſt aſſez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il eſt permis d'être par fois aſſez fou pour faire des vers; mais non pour vouloir qu'ils ſoient vûs.

JULIE.

C'eſt en vain que vous vous retranchez ſur une fauſſe modeſtie, on ſait dans le monde que vous avez de l'eſprit ; & je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à cacher les votres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu ! Madame, marchons là-deſſus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue ; il eſt dangereux dans le monde de ſe mêler d'avoir de l'eſprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il eſt facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu ! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela, que vous mourez d'envie de me les donner ; & je vous embarraſſerois, ſi je faiſois ſemblant de ne m'en pas ſoucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame ? Vous vous moquez, & je ne ſuis pas ſi poëte que vous pourriez croire pour ..... Mais voici votre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas. Je ſors par l'autre porte pour ne la point trouver ; & vais diſpoſer tout mon monde au divertiſſement que je vous ai promis.

SCÉ-

SCÉNE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, & CRIQUET *dans le fond du Théâtre.*

LA COMTESSE.

AH! Mon Dieu! Madame, vous voilà toute ſeule? Quelle pitié eſt-ce-là? Toute ſeule! Il me ſemble que mes gens m'avoient dit, que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il eſt vrai qu'il y eſt venu: mais c'eſt aſſez pour lui de ſavoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à ſortir.

LA COMTESSE.

Comment! Il vous a vûe?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE:

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; & il a voulu témoigner par là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au ſexe: & je ne ſuis point de l'humeur de ces femmes in-

ju-

juſtes, qui s'applaudiſſent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyez ſurpriſe de ſon procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ſes actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honnêteté & de la

(*apperçevant Criquet.*)

complaiſance pour les autres. Que faites-vous donc là, laquais? Eſt-ce qu'il n'y a pas une antichambre où ſe tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela eſt étrange qu'on ne puiſſe avoir en province un laquais qui ſache ſon monde. A qui eſt-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCÉNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Fille, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me faboulez la tête avec vos mains pesantes.

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe. Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle, que veut-elle faire, cet oison bridé ?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE,

(*à Julie.*)

Ah ! Mon Dieu ! L'impertinente ! Je vous demande

(*à Andrée.*)

pardon, Madame. Je vous ai dit ma garderobe, grosse bête, c'est à-dire, où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, Madame, qu'à la Cour une armoire s'appelle une garderobe ?

LA COMTESSE.

Oui, butorde ; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en reſſouviendrai, Madame, auſſi bien que de votre grenier, qu'il faut appeller gardeïneuble.

SCÉNE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

QUelle peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux là?

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être ſous votre diſcipline.

LA COMTESSE.

C'eſt une fille de ma mere nourrice que j'ai miſe à la chambre, & elle eſt toute neuve encore.

JULIE.

Cela eſt d'une belle ame, Madame; & il eſt glorieux de faire ainſi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons, des ſiéges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité, voilà qui eſt violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des ſiéges. Filles, laquais, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je penſe que tous mes gens ſont morts, & que nous ſerons contraintes de nous donner des ſiéges nous-mêmes.

SCÉ-

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

ANDRÉE.

QUe voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Il ſe faut bien égoſiller avec vous autres.

ANDRÉE.

J'enfermois votre manchon & vos coëffes dans votre armoi....dis-je dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE.

Holà, Criquet.

LA COMTESSE.

Laiſſez-là votre Criquet, bouviére; & appellez, laquais.

ANDRÉE.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parlez à Madame. Je penſe qu'il eſt ſourd. Criq..... Laquais, laquais.

SCÉ-

SCÉNE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET.

PLaît-il?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue?

CRIQUET.

Vous m'avez-dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez ſavoir que là-dehors, en termes de perſonnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer; c'eſt un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'eſt ce que c'eſt, Madame, que votre écuyer? Eſt ce maître Charles, que vous appellez comme cela?

LA COMTESSE.

Taiſez-vous ſotte que vous êtes, vous ne ſauriez

ou-

ouvrir la bouche, que vous ne diſiez une impertinence. Des ſiéges. Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il ſe fait déja tard. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, que vous me regardez toute effarée?

(à Criquet.) (à Andrée.)

ANDRÉE.

Madame....

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRÉE.

C'eſt que....

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDRÉE.

C'eſt que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment? Vous n'en avez point?

ANDRÉE.

Non, Madame, ſi ce n'eſt de bougies de ſuif.

LA COMTESSE.

La bouviére! Et où eſt donc la cire que je fis acheter ces jours paſſés?

ANDRÉE.

Je n'en ai point vû depuis que je ſuis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, inſolente. Je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

SCÉ-

SCÉNE VII.

LA COMTESSE & JULIE *faisant des cérémonies pour s'asseoir.*

LA COMTESSE.

MAdame..

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah! Madame.

JULIE.

Ah! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Madame!

JULIE.

Mon Dieu! Madame!

LA COMTESSE.

Oh! Madame.

JULIE.

Oh! Madame.

LA COMTESSE.

Hé! Madame.

JULIE.

Hé Madame.

LA COMTESSE.

Hé! Allons donc, Madame.

JULIE.

Hé ! Allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moi, Madame. Nous ſommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame ?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

SCÉNE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE *apportant un verre d'eau*, CRIQUET.

LA COMTESSE *à Andrée.*

ALlez, impertinente, je bois avec une ſoucoupe. Je vous dis que vous m'alliez quérir une ſoucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoucoupe ?

CRIQUET.

Une ſoucoupe ?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne ſais.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas ?

ANDRÉE.

Nous ne ſavons pas tous deux, Madame, ce que c'eſt qu'une ſoucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eſt une aſſiette, ſur laquelle on met le verre.

SCÉNE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

VIve Paris pour être bien ſervie, on vous entend-là au moindre coup d'œil.

SCÉNE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, *apportant un verre d'eau avec une aſſiette deſſus,* CRIQUET.

LA COMTESSE.

HÉ bien! Vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'eſt deſſous qu'il faut mettre l'aſſiette.

AN-

ANDRÉE.

Cela eſt bien aiſé. (*Andrée caſſe le verre en le poſant ſur l'aſſiette.*)

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie ? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviére, cette butorde, cette....

ANDRÉE *s'en allant.*

Dame ! Madame, ſi je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCÉNE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

EN vérité, Madame, c'eſt une choſe étrange que les petites villes, on n'y ſait point du tout ſon monde; & je viens de faire deux ou trois viſites, où ils ont penſé me déſeſpérer, par le peu de reſpect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre! Ils n'ont point fait de voyage à Paris?

LA COMTESSE.

Ils ne laiſſeroient pas de l'apprendre s'il vouloient écouter les perſonnes; mais le mal que j'y trouve c'eſt qu'ils veulent en ſavoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vû toute la Cour.

JULIE.

Les ſottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils ſont inſupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la ſubordination dans les choſes; & ce qui me met hors de moi, c'eſt qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il eſt auſſi bien gentilhomme que feu Monſieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il paſſoit.

JULIE.

On ſait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être ſi chére. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les reſpects qu'on ſauroit ſouhaiter. On ne s'en

lève

léve pas, ſi l'on veut, de deſſus ſon ſiége; &, lorſque l'on veut voir la revûe, ou le grand ballet de Pſiché, on eſt ſervi à point nommé.

JULIE.

Je penſe, Madame, que durant votre ſéjour à Paris, vous avez bien fait de conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la Cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter; & je garde dans ma caſſette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propoſitions j'ai refuſées; il n'eſt pas néceſſaire de vous dire leurs noms, on ſait ce qu'on veut dire par les galans de la Cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redeſcendre à un Monſieur Tibaudier le conſeiller, & à Monſieur Harpin le receveur des tailles. La chûte eſt grande, je vous l'avoue; car pour Monſieur votre Vicomte, quoique Vicomte de province, c'eſt toujours un Vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conſeiller & un receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande Comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir; ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, Madame; qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites ; c'eſt une école que votre converſation, & j'y viens tous les jours apprendre quelque choſe.

SCÉNE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET *à la Comteſſe.*

VOilà Jeannot de Monſieur le Conſeiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui ſauroit vivre, auroit été parler tout bas à la Demoiſelle ſuivante, qui ſeroit venue dire doucement à l'oreille de ſa maîtreſſe: Madame, voilà le laquais de Monſieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtreſſe auroit répondu, faites-le entrer.

SCÉ-

SCÉNE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

ENtrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

(*à Jeannot.*)

Autre lourderie. Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu-là?

JEANNOT.

C'eſt Monſieur le Conſeiller, Madame, qui vous ſouhaite le bon jour; & auparavant que de venir, vous envoie des poires de ſon jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'eſt du bon chrétien, qui eſt fort beau. Andrée faites porter cela à l'office.

SCÉNE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Jeannot.*

Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! Non, Madame.

LA COMTESSE.

Tiens, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé, prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET *à Jeannot qui s'en va.*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui? Quelque sot!

CRI-

CRIQUET.

C'eſt moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris ſans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monſieur Tibaudier, c'eſt qu'il ſait vivre avec les perſonnes de ma qualité, & qu'il eſt fort reſpectable.

SCÉNE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

MAdame, je viens vous avertir que la comédie ſera bientôt prête; & que, dans un quart d'heure, nous pouvons paſſer dans la ſalle.

LA COMTESSE,

(*à Criquet.*)

Je ne veux point de cohue au moins. Que l'on diſe à mon Suiſſe qu'il ne laiſſe entrer perſonne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comédie, & je n'y ſaurois prendre de plaiſir, lorſque la compagnie n'eſt pas nombreuſe. Croyez-moi, ſi vous voulez vous bien divertir, qu'on diſe a vos gens de laiſſer entrer toute la ville.

LA

LA COMTESSE.

(*au Vicomte après qu'il s'eſt aſſis.*)

Laquais, un ſiége. Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit ſacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'eſt un billet de Monſieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vû.

LE VICOMTE *après avoir lû tout bas le billet.*

Voici un billet du beau ſtyle, Madame, & qui mérite d'être écouté.

MAdame, je n'aurois pas pû vous faire le préſent que je vous envoie, ſi je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne ſe paſſe rien entre nous.

LE VICOMTE.

Les poires ne ſont pas encore bien mûres, mais elles en quadrent mieux avec la dureté de votre ame, qui, par ſes continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que ſans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faiſant conſidérer que je ſuis d'un auſſi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puiſque je rens le bien pour le mal; c'eſt-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puiſque je vous préſente des poires de bon chrétien, pour

pour des poires d'angoiſſe que vos cruautés me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, votre eſclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'eſt pas de l'académie; mais j'y remarque un certain reſpect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raiſon, Madame; & Monſieur le Vicomte dût-il s'en offenſer, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCÉNE XVI.

Mr. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

APprochez, Monſieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçû, auſſi-bien que vos poires; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui ſuis bien obligé, Madame; &, ſi elle a jamais quelque procès en notre ſiége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de ſe rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma femme.

JU-

JULIE.

Vous n'avez pas beſoin d'avocat, Monſieur, & votre cauſe eſt juſte.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a beſoin d'aide; & j'ai ſujet d'appréhender de me voir ſupplanté par un tel rival, & que Madame ne ſoit circonvenue par la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

J'eſpérois quelque choſe, Monſieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits verſets ou couplets que j'ai compoſés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah! Je ne penſois pas que Monſieur Tibaudier fût poëte; & il ne falloit pour m'achever, que ces deux petits verſets-là.

LA COMTESSE.

(*á Criquet.*)

Il veut dire deux ſtrophes. Laquais, donnez un ſiége à Monſieur Tibaudier.

(*bas à Criquet qui apporte une chaiſe.*)

Un pliant, petit animal. Monſieur Tibaudier, mettez-vous là, & nous liſez vos ſtrophes.

M. TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
Ravit mon ame,
Elle a de la beauté,

J'ai

J'ai de la flamme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers eſt beau. Une perſonne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il eſt un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre ſtrophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne ſais pas ſi vous doutez de mon parfait amour;
Mais je ſais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller, par reſpect, faire au vôtre ſa cour:
Après cela pourtant, ſûre de ma tendreſſe,
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpéce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comteſſe,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigreſſe,
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers là ſont fort beaux.

LE

LE VICOMTE.

Comment, Madame! Me moquer? Quoique ſon rival, je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous; mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi? Martial fait-il de vers? Je penſois qu'il ne fît que des gands?

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial-là, Madame, c'eſt un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tibaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma muſique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre eſprit les progrès des deux ſtrophes & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte ſoit de la partie; car il eſt arrivé ce matin de mon château avec ſon précepteur, que je vois là-dedans.

SCÉ-

SCÉNE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOlà, Monſieur Bobinet. Monſieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que deſire Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas de ſon très-humble ſerviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monſieur Bobinet, êtes-vous parti d'Eſcarbagnas, avec mon fils le Comte?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment ſe portent mes deux autres fils, le Marquis & le Commandeur?

M. BOBINET.

Ils ſont, Dieu grace, Madame, en parfaite ſanté.

LA COMTESSE.

Où eſt le Comte?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monſieur Bobinet?

M. BOBINET.

Il compoſe un thême, Madame, que je viens de lui dicter ſur une épître de Ciceron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monſieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait ainſi que vous le commandez.

SCÉNE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE *à la Comteſſe.*

CE Monſieur Bobinet, Madame, a la mine fort ſage; & je crois qu'il a de l'eſprit.

SCÉNE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

ALlons, Monſieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête aſſemblée.

LA COMTESSE *montrant Julie.*

Comte, ſaluez Madame, faites la révérence à M. le Vicomte, ſaluez Monſieur le Conſeiller.

M. TIBAUDIER.

Je ſuis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embraſſer Monſieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime auſſi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monſieur Tibaudier, de quelle comparaiſon vous ſervez-vous-là?

JULIE.

En vérité, Madame, Monſieur le Comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un ſi grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! quand je le fis, j'étois ſi jeune, que je me jouois encore avec une poupée.

JULIE.

C'eſt Monſieur votre frere, & non pas Monſieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, ayez bien ſoin au moins de ſon éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune choſe pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite; & je tâcherai de lui inculquer les ſemences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, Monſieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro ſoli quod convenit eſto virile, omne vi....

LA COMTESSE.

Fi, Monſieur Bobinet, quelles ſottiſes eſt-ce que vous lui apprenez-là?

M. BOBINET.

C'eſt du Latin, Madame, & la premiere régle de Jean Deſpautére.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Ce Jean Deſpautére-là eſt un inſolent; & je vous prie de lui enſeigner du Latin plus

plus honnête que celui là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achêve, la gloſe expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique aſſez.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

LEs comédiens envoyent dire qu'ils ſont tous prêts.

LA COMTESSE.

(*montrant Julie.*)

Allons nous placer. Monſieur Tibaudier, prenez Madame.

(*Criquet range tous les ſiéges ſur un des côtés du théatre, la Comteſſe, Julie, & le Vicomte s'aſſéyent, M. Tibaudier s'aſſied aux pieds de la Comteſſe.*)

LE VICOMTE.

Il eſt néceſſaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier enſemble les différens morceaux de muſique & de danſe, dont on a voulu compoſer ce divertiſſement, & que....

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Voyons l'affaire. On a aſſez d'eſprit pour comprendre les choſes.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plûtôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il ſe peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertiſſement.

(*Les violons commencent une ouverture.*)

SCÉNE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

PArbleu, la choſe eſt belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà, Monſieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites ? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie ?

M. HARPIN.

Morbleu, Madame, je ſuis ravi de cette aventure, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'aſſurance qu'il y a au don de votre cœur, & aux ſermens que vous m'avez faits de ſa fidélité.

LA

LA COMTESSE.

Mais vraiment? On ne vient point ainſi ſe jetter au travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN.

Hé, têtebleu, la véritable comédie qui ſe fait ici, c'eſt celle que vous jouez; &, ſi je vous trouble, c'eſt de quoi je me ſoucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne ſavez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le ſais bien; je le ſais bien, morbleu; & ....

(*M. Bobinet épouvanté, emporte le Comte & s'enfuit; il eſt ſuivi par Criquet.*)

LA COMTESSE.

Ah, fi, Monſieur, que cela eſt vilain de jurer de la ſorte!

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelque choſe de vilain, ce ne ſont point mes juremens, ce ſont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous juraſſiez, vous, la tête, la mort & le ſang, que de faire ce que vous faites avec Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne ſais pas, Monſieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; & ſi....

M. HARPIN *au Vicomte.*

Pour vous, Monſieur, je n'ai rien à vous dire; vous faites bien de pouſſer votre pointe, cela eſt naturel, je ne le trouve point étrange; & je vous de-

demande pardon, ſi j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange auſſi que je me plaigne de ſon procédé, & nous avons raiſon tous deux de faire ce que nous faiſons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne ſais point les ſujets de la plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte, & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi, me plaindre doucement.

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier, de deſſus un théatre, ce qui ſe doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu, tout exprès; c'eſt le lieu qu'il me faut, & je ſouhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un ſi grand vacarme pour une comédie que Monſieur le Vicomte me donne? Vous voyez que Monſieur Tibaudier, qui m'aime, en uſe plus reſpectueuſement que vous.

Mr. HARPIN.

Monſieur Tibaudier en uſe comme il lui plaît, je ne ſais pas de quelle façon Monſieur Tibaudier a été avec vous, mais Monſieur Tibaudier n'eſt pas un exemple pour moi; & je ne ſuis point d'hu-

d'humeur à payer les violons pour faire danſer les autres.

LA COMTESSE.

Mais ; vraiment, Monſieur le receveur, vous ne ſongez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la ſorte les femmes de qualité ; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque choſe d'étrange entre vous & moi.

M. HARPIN.

Hé ! Ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole ?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monſieur le Vicomte ; vous n'êtes pas la premiére femme qui joue dans le monde de ces ſortes de caractères, & qui ait auprès d'elle un Monſieur le receveur, dont on lui voit trahir & la paſſion & la bourſe, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûe. Mais ne trouvez pas étrange auſſi que je ne ſois point la dupe d'une infidélité ſi ordinaire aux coquettes du temps, & que je vienne vous aſſurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous ; & que Monſieur le receveur ne ſera plus pour vous Monſieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela eſt merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode ! On ne voit autre choſe de tous côtés. Là, là, Monſieur le receveur, quittez votre colére ; & venez prendre place pour voir la comédie.

M. HAR-

M. HARPIN.

(*montrant M. Tibaudier.*)

Moi, morbleu, prendre place! Cherchez vos benêts à vos piéds. Je vous laiſſe, Madame la Comteſſe, à Monſieur le Vicomte; & ce ſera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma ſcéne faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monſieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; & je vous ferai voir que je ſuis au poil, & à la plume.

M. HARPIN *en ſortant.*

Tu as raiſon, Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſuis confuſe de cette inſolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, ſont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permiſſion de tout dire. Prêtons ſilence à la comédie.

SCÉ-

SCÉNE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE COMTE, JULIE, M. TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT *au Vicomte.*

VOilà un billet, Monſieur, qu'on nous a dit vous donner vîte.

LE VICOMTE *liſant.*

En cas que vous ayez quelque meſure à prendre, je vous envoye promptement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'eſt le mariage de vous & d'elle. Bon ſoir.

(à Julie.)

Ma foi, Madame, voilà notre comédie achevée auſſi.

(Le Vicomte, la Comteſſe, Julie, & Monſieur Tibaudier ſe lévent.)

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il oſé eſpérer un ſi heureux ſuccès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouſe Julie; &, ſi vous m'en croyez, pour rendre la comédie complette de tout point, vous épouſerez Monſieur Ti-

Tibaudier, & donnerez Mademoiſelle Andrée à ſon Laquais, dont il fera ſon valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi! Jouer de la ſorte une perſonne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'eſt ſans vous offenſer, Madadame; & les comédies veulent de ces ſortes de choſes.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur Tibaudier, je vous épouſe, pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'eſt bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE *à la Comteſſe*.

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puiſſions voir ici le reſte du ſpectacle.

FIN.

140871

Digitized by Google